

Noël 86

« *Beaucoup de ces dieux ont péri
C'est sur eux que pleurent les saules
Le grand Pan l'Amour Jésus-Christ
Sont bien morts* »

(Apollinaire, *La Chanson du mal-aimé, Alcools*, 1909)

À quatre-vingt-six ans, que reste-t-il au Témoin gaulois de cette fête de Noël, pour laquelle le gouvernement a sagement levé le couvre-feu, faisant ainsi une exception non pas en faveur des chrétiens, comme le lui a reproché une sociologue chagrine et bien mauvaise observatrice (ce qui est un comble !) mais de la seule religion qui vaille en ce temps et sous nos cieux, celle du dieu « Capital » dont le premier commandement est « Consommez ! » et dont le culte culmine en ce jour de la Sainte-Bouffe qui a pris la place de la Nativité comme celle-ci avait succédé aux fêtes païennes du solstice d'hiver ? Ni les cadeaux (quel objet matériel pourrait-il encore désirer ?) ni la grande réunion de famille que la pandémie interdit. Reste le repas traditionnel, en bonne compagnie mais en petit comité, aux tentations duquel la Faculté et le bon sens lui ordonnent de ne pas trop céder, ce qui, hélas, lui coûte désormais peu d'efforts ! Restent surtout de beaux souvenirs, et la conscience émerveillée d'avoir accompli un immense parcours que souligne la profonde transformation du sens de cette fête.

À vrai dire, et sans que personne, je crois, s'en soit alors avisé, le ver était déjà dans le fruit à la fin de ces années 1930 où se situent, sans que je puisse les dater plus précisément, mes plus anciens souvenirs de Noël. Le premier qui me revienne est

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours X

double, et je ne saurais dissocier les deux scènes qui appartiennent pourtant à deux mondes bien différents. La première relève de la sphère publique, c'est la crèche soudain surgie dans un coin ordinairement sombre de l'ancienne église Saint-Ferdinand, la grotte de Bethléem, largement ouverte sur l'extérieur et vivement éclairée, avec ses santons grandeur nature et dont le réalisme m'impressionne : Marie et Joseph sont agenouillés derrière la mangeoire (la crèche) où est couché entre l'âne et le bœuf un beau bébé blond et rose qui paraît bien âgé de trois mois ; il est vrai que le Messie s'est beaucoup fait attendre ; des bergers vêtus de peaux de bêtes comme Poutine en hiver – mais non emmitouflés, jambes et bras bien dégagés – sont accourus, l'un porte un agneau sur le dos, d'autres sont déjà à genoux ; les trois rois, contrairement à leurs galettes, vendues au XXI^e siècle avant même la Nativité, attendront sagement l'épiphanie pour offrir l'or, l'encens et la myrrhe. Je ne saurais dire quelle signification pouvait revêtir à mes yeux ce spectacle. On me conduisait chaque dimanche à la messe, mais le sens du rituel m'échappait autant qu'aujourd'hui celui des peintures rupestres d'il y a trente ou quarante mille ans, et m'intéressaient davantage les légendes des saints peintes dans l'église, parmi lesquelles j'ai retenu celle de Saint Martin partageant son manteau avec un mendiant. Mais le spectacle de la crèche m'a laissé un souvenir enchanté. Il fut aussi un temps où, quand elle me fut traduite, j'admire beaucoup le sens de l'inscription latine qui courait en lettres d'or dans un cartouche au-dessus de la crèche : « *Gloria in excelsis Deo et in terra pax hominibus bonae voluntatis* ». Aujourd'hui, les cieux recèlent pour moi une infinité de merveilles plus grandes que ce vieillard barbu, autoritaire et vindicatif qui se plaisait à entendre sans fin les louanges de ses propres créatures, et je souhaite la paix sur

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours X

terre à tous les hommes, tant leur volonté me paraît de peu de poids dans leurs actes et ce qu'ils prennent eux-mêmes pour leurs décisions.

La seconde scène appartient au domaine privé, et m'a conduit à cette époque à beaucoup plus de réflexions. Répondant aux normes édictées par les petits bourgeois qui étaient venus peupler notre quartier à la fin du XIX^e siècle – pour un couple sans enfants (ces monstres sont sales, bruyants, et leur éducation coûte cher, et leur voisinage est à déconseiller), sur 55 m², une entrée, salon et salle à manger sur rue, chambre, cuisine et salle de bains (dont on ne se servirait guère) sur cour – le modeste logis de mes parents possédait à l'origine quatre jolies cheminées de marbre dont les nouveaux propriétaires ne retirèrent que celle de la salle à manger, bien qu'ils aient fait installer le chauffage central dès leur arrivée. Ils avaient aussi transformé le salon et la salle de bain en chambres, car il fallait loger six personnes. Avec bon sens, le Père Noël descendait toujours par la cheminée de la chambre d'origine qui offrait le plus grand dégagement pour déposer ses cadeaux, le salon étant occupé par une armoire, un grand lit, un divan (où je dormais) et un lit d'enfant. Vint le temps (et c'est de là que partent mes premiers souvenirs de Noël) où je commençai à m'interroger sur la manière dont ce grand et gros bonhomme encombré de sa hotte s'y prenait pour passer par un chemin si étroit. Pourtant, ce problème technique n'ébranlait en rien ma foi, et c'est d'un camarade de la maternelle plus éveillé que me vint la révélation. Les enfants y réagissent de diverses manières. L'un de mes grands-oncles défendit à coups de poings sa croyance contre le mécréant qui osait la contester. Mon petit-fils feignit pendant deux ans de gober l'histoire, de peur que ses parents

Le Témoin Gaulois – Au Fil des jours X

renoncent aux cadeaux, mystifiant à son tour les adultes, inquiets de le voir si naïf. D'autres sont vexés et déçus qu'on les ait trompés. Pour ma part, je n'ai gardé en mémoire que la joie d'avoir percé l'un de leurs secrets, et donc grandi. Je savais que le temps des humains est limité, mais il s'écoulait alors si lentement que la fin promise se perdait dans un horizon si lointain que je ne pensais pas un seul instant que le fait de grandir vous en rapproche...

Bien que la bizarre divinité qui préside désormais aux fêtes de Noël soit au service d'une idéologie que nous sommes loin de partager, nous avons à notre tour inculqué à nos enfants cette croyance dont ils devraient bientôt s'affranchir. Moins par attachement à une tradition très récente que pour enchanter leur monde de cette fable, et parce qu'il faut bien fêter le solstice, ce moment magique où le jour cesse de décroître et reprend son élan. Et puis, donner de bonne heure à de très jeunes esprits l'expérience de la croyance au surnaturel avec la certitude qu'ils devront et sauront s'en libérer et remettre en cause le principe d'autorité, ne peut que favoriser l'éclosion de l'esprit critique.

Lundi 28 décembre 2020